





LA MORT DE L'AIGLE

DU MÊME AUTEUR

(Éditions Georges CRÈS et Cie.)

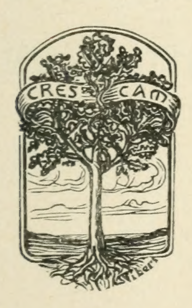
Régions de France. Un volume in-16, 3 fr. 50

JEAN HENNESSY



LA MORT DE L'AIGLE

Préface de Laurent TAILHADE



" COLLECTION BELLUM "

ÉDITIONS GEORGES CRÈS & Cie
116, Boulevard Saint-Germain, Paris
7, Rämistrasse, Zurich

MCMXVII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

60 exemplaires japon impérial (dont 5 hors commerce) numérotés de 1 à 55 et de 56 à 60.

PRÉFACE



PRÉFACE

Voici, lecteur, un livre de conscience et de vérité, un livre de « bonne foi », ce livre que, depuis le vieillard circonspect de Bordeaux, Michel Montaigne, jusqu'aux présents moralistes, congrégés par l'éditeur Crès et réunis sous la firme héraldique : *Bellum*, beaucoup se sont enorgueillis de faire paraître au jour, mais que très peu, faute de résolution ou de franchise, ont eu la gloire de mener à bien.

Si l'on ajoute que *la Mort de l'Aigle* fut donnée aux gazettes, quelques mois avant la révolution moscovite et la chute du tzarisme en Russie, une émotion prophétique émanera de ces pages robustes et succinctes, où l'auteur a prévu éloquemment les fortunes qui, depuis quelques mois, bouleversent chaque empire, métamorphosant — pour quels nouveaux destins ? — la face de l'Univers.

C'est dans les plus favorables conjonctures, étayé par toutes les forces qui donnent à l'énergie humaine sa valeur intégrale, que M. Jean Hennessy a formulé son petit poème en prose, poème riche de pensée et d'un tour si nouveau.

Comme tant d'autres privilégiés, le député de la Charente aurait pu vouer

son existence aux plaisirs ineptes et fastueux dont le Riche se délecte, mener la vie oisive et sportive, promener sur le monde les regards aveugles du touriste,

. . . . poser au hasard
Son coude, à l'Opéra, sur Gluck et sur Mozart,

enfin, inutile et ennuyé, sans doctrine comme sans joie, arriver au terme de toute chose n'ayant pas entrevu même les délices intellectuelles, soupçonné l'unique bonheur qui ne défaut jamais.

Cerveau curieux, épris, à la fois, de logique et de nouveauté, qui transforme, sur-le-champ, n'importe quelle idée en principe d'action, généreux, combatif et de tempérament serviable, M. Jean Hennessy, avec une ardeur que

rien ne décourage, exerce l'apostolat du Régionalisme. L'éloquent Charles Brun, en un langage diapré, savant et magnifique, du ponànt au levant, préconisait déjà les vertus rénovatrices, les bienfaits à venir de cette institution que la horde nationaliste, en la prenant comme plate-forme électorale, fut, naguère, sur le point de rendre comique et de disqualifier.

Le livre de Jean Hennessy : *Régions de France* peut, à bon droit, passer pour le *compendium* et la somme des principes régionalistes. De longues études, une recherche patiente, un labeur soutenu ont permis à l'auteur de grouper, en 300 pages, les arguments utiles, d'écrire, en même temps qu'un traité irréfutable d'économie politique, l'un des plus beaux essais donnés par

les contemporains à la philosophie de l'histoire.

*
* *

Quels que soient, néanmoins, le sérieux et la gravité de l'heure, malgré la tristesse quotidienne, la Mort qui frappe sans relâche, malgré la Famine qui, demain, peut-être donnera aux villes de l'Europe, l'aspect sinistre des cités où le Moyen Age déploya les danses macabres et fit mouvoir ses flagellants, on ne saurait discourir sans fin de matières économiques ou sociales. Il importe, en effet, de ne pas vivre que de pain, de rêver, de donner audience à la musique, au rythme intérieur que chacun de nous peut écouter en soi-même, lorsque les bruits du monde, les « idoles du Forum » se

taisent, afin d'abandonner la parole aux voix amicales de la Raison et de la Beauté.

Pour avoir prêté audience aux paroles intimes de ces voix, M. Jean Hennessy inventa *la Mort de l'Aigle,* sombre et forte prosopopée où — tel un cortège funèbre, quand la nuit enchantée sonne au faîte du Hartz l'heure du Walpurgis — défilent, dans leur habillement et leur commun arroi, les Empires que la Grande Guerre entrechoque en un duel sans trêve ni pitié.

Ici, l'auteur, inspiré par l'analogie et la conformité des situations, retrouve la forme des légendes primitives, des poèmes traditionnels, des *Eddas* ou plutôt du *Tain bô*, du *Folklore* hibernique, élaboré par les pères de ses aïeux ; car la famille Hennessy

prend son origine de l'Irlande. La harpe gaëlique chante et pleure encore dans le mythe que M. Jean Hennessy créa pour célébrer la guerre du vingtième siècle, guerre où la Science combat au service de la Mort, guide les troupes barbares et métamorphose en torches incendiaires les lumineux flambeaux de ses laboratoires.

* * *

A dater de cette heure sacrilège où la Paix fut bannie, où les soldats en armes abreuvèrent de leur sang la glèbe féconde, glèbe du raisin, du froment et des chênes, les forêts ancestrales ont reconquis leur solitude première, leur ténèbre mystique, leur chaste obscurité.

La Nature se rit des souffrances humaines !

Dans les champs, sur les coteaux

ensemencés de cadavres et d'obus éclatés, à la crête des murs dont la flamme calcina chaque moellon, naissent les plantes rudérales, sourire de la terre à la folie éparse, à la faillite de l'Humanité. Sous le couvert du bois, à l'ombre des taillis, dans les sentiers confus qu'abritent les ormeaux, les sapins et les hêtres, « les piliers somptueux des troncs séculaires », les fûts drapés de lichens et de mousse veloutée, encore que les hauts barons du domaine forestier, cerfs indolents, hardes craintives des chevreuils, sangliers fouisseurs à la démarche oblique aient gagné des remises plus calmes, des abris plus certains, « toute vie animale n'a pas disparu de la forêt. Les petits l'habitent encore ».

Le hérisson épineux, la couleuvre

d'émail, la fouine, le mulot savent les terriers, les caves, les retraites où ne choit aucune sorte de projectile. Puis. c'est dans les rameaux, aux fourches des arbres majestueux, dans les buissons au ras de terre. le peuple vivace, querelleur et bavard des petits oiseaux : linottes, bouvreuils, mésanges. bruants, chardonnerets, merle bourgeois et cet orgueilleux artiste, le rossignol.

Or, un soir d'hiver, tandis que le soleil couchant décline parmi les brumes violettes où tremblent quelques reflets d'or, un aigle qui volait entre deux avions « dans le plan d'acier vomi par les mitrailleuses » tombe, pour mourir, au pied d'un chêne, sur la mousse que labourent éperdument les serres, impuissantes désormais. du volucre guerrier. Ses ailes pendent, ses

os brisés mêlent aux plumes que le sang coagule, des esquilles rougeâtres. Comme le vautour du poète, « il érige son cou musculeux ». Avant de mourir et pour la dernière fois, il regarde le soleil.

Apeurés d'abord, les oiselets frivoles ont bientôt fait de revenir. Ils entourent l'aigle mourant; ils commentent son agonie; ils offrent à la détresse du noble oiseau leur commisération, leurs étonnements, leur bavardage.

Cependant, une dernière lueur de vie, une flamme s'allume dans les yeux du roi ensanglanté. Aux diseurs de rien, aux philistins emplumés qui palabrent autour de sa couche mortuaire, il décrit les batailles d'aujourd'hui, les peuples en armes : le Dace, le Germain, le Slave, le Gaulois et le

Celte, aheurtés dans un monstrueux conflit.

Puis il vaticine, comme le Prévoyant, sur le roc où l'ont crucifié la Violence et la Force. Prométhée annonçait la fin de Zeus. L'aigle de Jean Hennessy prédit la fin des rapaces, des bêtes de proie et de carnage, la fin des meurtres collectifs, de l'impérialisme assassin.

« Regardez-moi, petits oiseaux, moi l'emblème de cet impérialisme, je vais mourir ; la science a conquis l'air et j'ai trouvé la mort dans les profondeurs vastes de l'éther léger où hier seul je planais. Après moi, l'aigle impérial sera chassé des casques et des étendards sur lesquels il déployait, depuis l'antiquité romaine, ses ailes altières ; ainsi le veut la destinée du monde : nous ne vivons qu'une seconde et les races s'éteignent ; j'ai été un point dans l'espace, je ne serai rien dans le temps. »

Ainsi, l'aigle pareil à celui du prophète ne sera plus désormais, qu'un messager de lumière et d'harmonie. Au lieu de préconiser le meurtre, l'incendie et la ruine, il portera au monde pacifié la nouvelle d'un éternel printemps, un reflet du soleil qui ne meurt point, soleil de Justice et de Liberté : *Ruent cataractæ, sed aquila supervolabit.*

* * *

A la suite de ces pages écrites dans la forêt de Parroy, peu de jours après la véridique mort du fier oiseau qui les inspira, M. Jean Hennessy a groupé quelques ditelets d'une moindre envergure, mais qui, pour la vigueur et la beauté, ne le cèdent en rien à la pièce capitale.

Entre autres, cette vision de terreur et de justice où comme un reflet des hantises shakespeariennes, apparaît un fantôme pareil à ceux qui visitaient les sombres cauchemars de Macbeth ou de Richard III.

Wilhelm II, empereur allemand. — comme le César de Louis Bouilhet — rêve, loin de ses capitaines, au bord d'une route déserte.

Courbé sous tout le poids de l'avenir humain.

il médite, il suppute le néant des conquêtes, les mensonges de l'orgueil : *Quot libras in duce summo ?* Un hoquet monte à ses lèvres, la nausée expiatoire du sang répandu. Alors, devant le misérable Empereur se dresse tout à coup le spectre inévitable, annonciateur de la défaite, de la ruine et du trépas.

C'est un humble, un soldat, un mutilé sans plus de la Grande Guerre. Il écarte les présents du Maître, le maudit et l'exècre dans chacune de ses libéralités. Il prononce devant le Kaiser livide ces mots fatidiques entendus jadis par un autre assassin : *Despair and die*, désespère et meurs ! meurs emportant avec toi les larmes des mères, le sang des hommes et les malédictions de l'Univers !

*
* *

Tel est en substance, le premier livre « littéraire » de M. Jean Hennessy. Déjà, il renferme plus et mieux que des promesses, malgré quelques inadvertances et je ne sais quelle gaucherie ingénue. En dépit de maladresses charmantes qui signalent, aux yeux des

mandarins, le débutant, il regorge de beautés, d'invention, de traits poignants, d'aperçus neufs, de trouvailles fortes et saines.

Il annonce une riche et longue suite de travaux où la Sagesse et l'Étude mettront leur voix austère à l'unisson de l'Art et de la Beauté. *Os magna sonaturum.*

LAURENT TAILHADE.

4 mai 1917.

LA MORT DE L'AIGLE

LA MORT DE L'AIGLE*

Depuis plusieurs mois, semblables aux courants qui, sur la surface des océans, tentent de briser leurs forces contraires et mordent leurs contours en un froissement continu, sans pouvoir détourner le sens rigide de leur direction, les armées qui luttent sur le sol de France ont fait seulement osciller

* Ces notes ont été écrites dans la forêt de Parroy, près de Lunéville, en février 1916.

la ligne des tranchées; celle-ci, dans ses variations incessantes, traverse les champs abandonnés du laboureur, où la flore spontanée de la steppe antique, jadis nourricière des chevauchées barbares, étale son uniforme revêtement, — atteint le village tout meurtri, aux murs dressés vers le ciel, comme des bras de suppliants, gagne la demeure solitaire de l'ermite pensif, réfugié à l'orée du bois, borde l'étang où les derniers arbres se reflètent ou passe même en pleine forêt : rien ne sépare plus les adversaires que la futaie ou le taillis. Alors, les grands animaux, cerfs au pas lent, poussant devant eux le troupeau indolent des biches craintives, chevreuils capricieux aux bonds légers, sangliers râblés forçant bruyamment leur passage à travers les halliers,

vident la forêt pour faire place à l'homme. Au bruit de ses combats, ils ont tendu leurs oreilles inquiètes, puis, pressentant des dangers inconnus, ils sont partis vers des contrées nouvelles, pour gagner l'enveloppement de bois plus paisibles. Sur tous les territoires où il se bat, l'homme est redevenu le maître de la forêt.

Éloigné des demeures édifiées de ses mains, rendu à la nature, malgré les ans révolus et les progrès de son industrie, il retrouve son ancienne place sous les antiques abris. Il s'installe dans la forêt; comme son ancêtre, il y vit, et, généreuse, elle lui fournit les éléments de sa protection.

Dans le renouvellement des saisons, la vie s'organise : les huttes, les maisons de planches sont construites; les

faîtes de feuillage se posent, accueillants et pittoresques : des soldats circulent alentour, tandis que d'autres vaquent à leurs travaux ou observent les mouvements de l'ennemi.

Ceux qui aiment l'élancement des tiges vers la voûte céleste et les formes contournées des ramures, sertissant le vitrail des cieux dans leurs nervures mouvantes, qui, à midi, s'arrêtent, pour regarder tomber, sur la chair des visages mats, sur les vêtements aussi uniformément bleus que l'horizon des plaines, sur les casques ternes, des taches de lumière intense aux formes diffuses, tremblantes avec les brises qui secouent les cimes, touches de clarté, dont la chute chaude et rapide, contrariée par les maîtresses branches et les multiples brindilles, reproduit.

là où elles se posent, leurs silhouettes incertaines; ceux qui observent le soir les grandes ombres envahissantes, alourdies par l'obscure pesanteur nocturne; ceux qui vivent au clair de lune, dont les longues lueurs grandissent les formes douteuses et font surgir, comme les colonnes démesurées de temples divins, les piliers somptueux des troncs séculaires, — ceux-là se plaisent dans la forêt.

Ils écoutent les rumeurs indécises, les sons composés de bruissements divers, répercutés, à travers l'atmosphère calme, par les multiples échos des arbres massifs où les souffles puissants de tempête qui, en tourbillonnant, lèvent dans les mélodieuses orgues naturelles, de volumineux accords.

Parfois, un bruit les immobilise; ils deviennent plus attentifs; une corde métallique est tendue sur la forêt ; elle vibre, elle déchire l'air, le son s'amplifie, puis diminue; l'obus passe, va vers son but, inflexible, tombe en roulements sourds, lamine les arbres, rompt leurs troncs ou broie des chairs humaines. La route des obus est connue, leur note ne trompe pas, chaque calibre a la sienne plus haute ou plus grave ; l'air qu'ils brisent retentit de gémissements différents, et les ondes rapides et variées qu'ils déplacent, se perdent plus ou moins vite dans le lointain. Parfois, comme une abeille, siffle la balle.

Cependant, toute vie animale n'a pas disparu de la forêt. Les petits, ceux dont l'ambition se limite aux

courts et proches désirs, qui mènent, timides, en leur infime coin de monde, une existence modeste et cachée, l'habitent encore. N'ayant pu partir, ils s'efforcent de se familiariser avec les choses nouvelles : parfois ils cherchent ensemble les raisons de tous ces mouvements inexpliqués, de cette agitation ininterrompue ; ils ne comprennent pas l'attitude de l'homme, et ses gestes étranges. Jamais plus ils n'aperçoivent ses compagnes ; jamais plus ils n'entendent les rires gais et perlés des femmes, ne rencontrent une espiègle entraînant à sa suite un amoureux cortège, ou ne surprennent la tendre et douce amante penchée sur l'épaule de son compagnon. Ils s'interrogent et se demandent, à voir les hommes rassemblés, vivant seuls,

pour se tuer, si la race humaine ne va pas disparaître.

Un soir, ils babillaient : fauvettes, rouges-gorges, bouvreuils, mésanges, sous « le grand chêne », le plus vieux de tous, celui qu'au sommet du mont la hache a épargné. A ses pieds, aucun arbre ne croît. Tous les jeunes respectent la terre où ses racines s'implantent; les mousses, les fougères la tapissent, et c'est, pour les longues causeries, un lieu propice.

Soudain, sur l'arbre géant, tombe un corps lourd. Projeté de branche en branche, heurtant les plus fortes, brisant les plus faibles, sans pouvoir se retenir à aucune, un grand aigle*

* Au mois de décembre 1914, un aigle royal, venant de l'Est, blessé et mourant, s'abattit dans les bois d'Allonville, près d'Amiens.

les traverse pesamment : le sol le reçoit. Péniblement il se relève; ses ailes pendent contre ses flancs oppressés ; leurs os brisés, mis à nu, dardent leurs blanches esquilles à travers les plumes coagulées. Volant entre deux avions aux prises, dans le plan d'acier vomi par les mitrailleuses, il fut, aux sommets de l'éther, dans le domaine où lui seul s'élevait autrefois, cible vivante, étrangère au combat, souillé de dégradantes blessures ; une balle l'atteignit en plein corps, d'autres brisèrent ses ailes. Son sang riche coule sur sa poitrine blanche; mortellement atteint il ne veut pas mourir; ses serres mordent la mousse pour prendre un appui : il se redresse et debout, immobile, silencieux, le col élevé, regarde de ses yeux encore forts les lieux qui l'envi-

ronnent et qu'il ne peut plus quitter.

Troublés, apeurés, les oiselets se sont enfuis; cependant, peu à peu, ils reviennent, examinent leur roi déchu, le jugent inoffensif et reprennent leur bavardage ; toujours ils parlent de l'homme ; mais, étourdis et frivoles, ils ne tiennent sur lui que des propos futiles. Vivant dans un espace borné, leur esprit est enfermé dans des limites étroites.

L'aigle les écoute, songeur, éclairé par les visions de sa longue existence, instruit par ses vols prolongés au-dessus des mers et des continents, à travers les cieux d'où la terre semble petite et que sa vue perçante embrassait d'un coup d'œil. La science du passé ouvre devant lui l'avenir.

Avant de mourir, détrompera-t-il ces

êtres minuscules ? Qu'ont-ils besoin de savoir alors que les hommes qui agissent et pensent, se tuent et s'organisent pour se tuer, eux-mêmes ne savent pas ? Ne les laissera-t-il pas à leur ignorance raisonneuse ? Soudain, agacé, aigri par la souffrance, sentant en lui la mort le prendre, et ne voulant pas enfermer avec elle ses pensées et sa connaissance des choses, il se décide...

« Taisez-vous, dit-il, et écoutez-moi, vous ignorez tout... Comment pourriez-vous savoir, vous, qui, dans votre brève existence, ne quittez pas votre bois exigu et n'observez que ceux qui vous approchent, quand moi, l'aigle, qui dans ma longue vie errante, n'ai cessé de survoler la terre d'un pôle à l'autre et peux sur mes larges ailes

déployées m'élever dans les cieux, j'ai mis tant de siècles à connaître les raisons des hommes et les causes de leurs combats ?

« Rarement, ils se tuent pour se manger. Souvent, au contraire, on voit les soldats, la lutte terminée, panser avec une délicate sollicitude les plaies de leurs ennemis. Moi, qu'ils jugent sanguinaire, dont ils ont reproduit l'image sur les blasons de leurs chefs ; moi, qu'ils ont consacré comme l'emblème de leur impérialisme conquérant, je ne tue que pour vivre et perpétuer ma race.

« Lorsque je sens mes muscles affaiblis, mon corps douloureux et l'appel de toute ma chair épuisée par la faim qui, pour se recréer, veut incorporer une chair chaude et sanglante, ou que

j'entends, sur la roche nue, les cris plaintifs de mes aiglons, aux serres trop faibles pour saisir une proie, au bec trop tendre pour asséner un coup mortel, alors, je pars dans la tempête, ou dans l'air serein, entreprenant une chasse longue et laborieuse et, pour conserver au ciel l'aigle vivant, je tue.

« Mais eux, pourquoi ? ils ont des terres grasses et plantureuses ; ils se nourrissent de leurs fruits, ils ont asservi des races entières d'animaux; ils les élèvent pour se repaître d'eux, et ceux-ci dociles, offrent leur col au couteau des sacrificateurs. Leur science, leur a permis de multiplier la production du sol et de ses eaux; quoiqu'ils soient innombrables, ils pourraient se nourrir plus nombreux encore, et cependant ils se tuent toujours entre

eux. Quelle pensée les domine ? d'où vient leur soif de destruction ? Ils ne vivent que pour la mort et par la mort.

« Je ne pourrais, avant que mes yeux se ferment à la lumière, vous représenter les drames continus qui ont ensanglanté la vie des individus et des peuples, depuis que le premier Caïn tua son frère, ni vous narrer les séditions incessantes et les guerres innombrables dont leur histoire est faite. Les hommes sont étranges ; ils prétendent aimer la paix, mais ils célèbrent avec un même lyrisme sa douceur et la fureur des combats ; ils élèvent aux conquérants des statues et les fastes des peuples portent leurs noms glorieux de génération en génération. Leurs poètes les chantent, et sitôt que les querelles s'apaisent, ils exaltent, dans

des strophes ardentes, les vertus guerrières.

« Lisez l'histoire sanglante de l'humanité, sans cesse en gestation ; jamais l'humeur inquiète des hommes n'est satisfaite ; ils se disent supérieurs aux autres animaux ; le limon, dont ils furent façonnés, reçut un souffle divin ; leur ingéniosité les rend aptes à tous les travaux ; ils peuvent tout créer, sauf la vie. Ils ornent la matière des formes les plus belles, mais, ni par leur art, ni par leur science, ils n'ont pu produire un être vivant, et, comme nous, demeurent soumis aux lois communes de la reproduction, cependant ils ne cessent de se donner la mort. Pourquoi ? Quel désir inassouvi les jette les uns contre les autres ? pour la possession du luxe, ils se

tuent; pour enlever les richesses à ceux qui les détiennent, ou les conserver contre les jaloux, ils se tuent; mais, c'est surtout quand le sombre besoin de dominer leurs semblables emplit de passions violentes leurs orgueilleux cerveaux, qu'ils se ruent aux batailles.

« Avant d'expirer, je veux, toutefois, vous dire ce que mes sens terrifiés ont vu durant les dernières heures de ma vie. Ce que font les hommes d'aujourd'hui dépasse les actes des temps anciens.

« Depuis nombre d'années, l'Europe était paisible. Les peuples apprêtaient leurs armes, mais ce n'était encore qu'un jeu : chaque année, les soldats manœuvraient, mais le sang ne coulait pas. Ceux qui cherchaient à se battre étaient désapprouvés par les

autres, et, dès qu'un conflit naissait, la raison l'apaisait ; les rêveurs ne croyaient plus à la guerre ; les différends devaient être réglés par des sentences arbitrales, quand, en 1914, dans la saison où les lourdes moissons se rangent dociles sous les faux, sur un prétexte futile, les hostilités éclatèrent.

« Au bruit des canons, je sortis de mon aire et suivis les combats. Il n'y en eut jamais de pareils. Toutes les nations sont en armes, la vieille terre d'Europe a tremblé, des millions d'hommes ont pris place sur les champs de bataille, le père s'y est rangé à côté de ses fils ; tous ils luttent âprement. Tout ce que leur civilisation intense a donné aux humains, ils le tournent contre eux-mêmes. Ils ont amplifié

l'art militaire par tous les progrès de la science; le métal éclate en tous sens, des gaz empoisonnés courent sur le sol, déployant leurs lourdes et mortelles vapeurs; des liquides enflammés sont projetés au loin; les navires plongent dans les mers et, à l'affût, guettent, sous l'opaque couche marine, ceux qui voguent à la surface, leur lancent une torpille animée qui les poursuit, les atteint et creuse dans leurs flancs une profonde blessure où l'eau s'engouffre pour les submerger. L'air même ils l'ont conquis; pour mieux s'atteindre, ils se cherchent dans l'espace, et ont inventé des ailes assez fortes pour les porter à travers les immensités célestes; ils s'y pourchassent, décrivent pour se rejoindre de rapides spirales, fondent l'un sur l'autre, et le vainqueur con-

temple la chute désordonnée et rapide de son rival.

« Je suis leur victime, mais avant de mourir j'ai pu savoir. Moi seul, à cause de mes vols prolongés au-dessus des terres, des peuples et des vastes océans, j'ai pu apprécier l'immense effort des nations et puis prédire leurs destinées. Moi, l'Aigle, que nul être vivant n'a tenté de rejoindre dans son ciel, si ce n'est l'homme, j'enferme dans les larges cercles hypnotiseurs que je décris, le cercle étroit des cerveaux humains. Du haut des nues, de mon regard perçant, j'ai vu les agissements des hommes ; j'ai constaté les vices et les vertus qui s'entre-choquent en eux ; j'ai compris leurs désirs vulgaires et leur asservissement aux bassesses matérielles, mais aussi leur pas-

sion pour des idées, leur amour de la patrie, fortifiée par une intime et longue union et les habitudes contractées dans l'ancestral passé. Dans la lutte gigantesque, avec l'étroitesse de la nature de l'homme, m'est apparue l'élévation de son génie : je l'ai jugé sublime : car roi par ma naissance, je suis l'admirateur de toutes les beautés.

« C'est l'impériale Allemagne qui, la première donna le branle. Je l'ai vue entièrement prête pour le combat, ayant d'avance réglé sa vie sur l'emploi de la force, et proclamé pour le maintien et l'expansion de sa race, le droit à la guerre. Je l'ai vue grande, forte et puissante, avec ses villes neuves et peuplées, pleines d'air et de lumière, et la foule grouillante de ses enfants, tout prévoir ; suppléer à sa faiblesse nu-

mérique par la fonte de milliers de canons, intensifier sa production, régler la nourriture de ses habitants pour supporter l'isolement d'un vaste siège, accroître ses transports pour rendre ses troupes mobiles et jeter sur les terres conquises des rails rapides. Dans sa volonté réfléchie, elle élève son intelligence aux plans stratégiques les plus vastes, et s'efforce de tout mettre en œuvre pour remporter des succès écrasants : cependant elle n'a pu accomplir ses fins gigantesques, et a failli dans l'achèvement complet de ses colossales entreprises. Chez elle domine la force de l'Association ; chacun, instruit des spécialités auxquelles il s'adonne, les porte à la perfection ; l'ordre qui règne en tout unit les forces actives. L'autorité est respectée et la discipline

s'impose aux natures passives; leur pays à l'histoire incertaine forme désormais un vaste tout, solide, compact où l'amour de la race exalte le courage.

« La méthode déterminée se poursuit avec une logique inflexible : souvent elle dépasse son but. L'impulsion part de la tête et se transmet à tous. Chacun trouve un emploi réglé, répondant à ses facultés : dans le monde entier, des émissaires répandus usent de toutes les forces modernes et ne négligent aucun détail. Leur civilisation n'est faite que de connaissance. Ils n'ont aucune délicatesse de pensée; hobereaux survivant à leur époque, ils conservent l'amour et le respect de la force, et immolent sans émotion les individus à la race et les autres races à la leur.

« Ils se sont rués les premiers à l'attaque, et, rapidement se sont jetés sur les autres peuples. J'ai vu alors, jalonnant les routes des envahisseurs, des villages brûler comme de grandes torches ! Donjons et châteaux, forteresses dépourvues de puissances, demeures de plaisir désertées, églises des temps mystiques, plates maisons modernes où se cache le peuple, tout flambe : les toits s'effondrent, les planchers crépitent, les colonnes de marbre croulent. Parfois le portrait d'un ancêtre, un meuble familier, rares vestiges de la vie placide des hommes, échappent à l'incendie. En une heure plusieurs siècles sont anéantis et sur les édifices mourants le vent secoue une gigantesque chevelure de feu. Des lueurs jaillissent partout, brasiers ardents faits

de foyers humains, flammes de destruction éclairant la nuit : sublimes visions que ces immenses nappes fulgurantes, découpées aux formes des villages, qui illuminent les parterres que je survole comme si l'humanité célébrait pour le plaisir de mes seuls yeux, les fêtes mystérieuses d'un nouvel enfantement.

« Mais non : les habitants courent le long des routes, pieds nus, en guenilles, sans manger, sans se désaltérer, sans repos ils fuient et, les seins taris, des mères allaitent les enfants de leurs dernières gouttes de lait. Ils se répandent en hordes désunies à travers les campagnes, ils ne s'arrêtent pas... Apeurés ils fuient. Tout est perdu pour eux. En un instant le soldat a détruit leurs demeures... ils sauvent leur vie. Que

de douleurs dans leurs yeux ! Leurs prunelles sont terrifiées ; je connais ce regard : c'est celui de la proie que je fascine et qui ne peut se dérober.

« Le feu ne détruit pas seul : les obus tombent, fracassent les monuments, et c'est la lente destruction des chefs-d'œuvre de l'art humain par la science humaine ; le métal en éclatant sculpte de nouveau la pierre en formes fantastiques. Mais l'art humain est si grand qu'il garde dans la lente et progressive destruction l'harmonie de toute son ordonnance ; de l'édifice qu'on ruine sort une étrange beauté ; l'obus aveugle, brutal, ajoute de fantastiques dentelures à la caresse du ciseau ; la lumière pénètre à flots des replis couverts d'ombres séculaires, et les débris de pierres ouvragées conservent dans

leurs parties la sublime pureté de l'ensemble ; parmi eux des têtes d'anges potelés sourient divinement, des masques sévères gardent le recueillement des ans, des torses, des membres épars charment encore par les souples modelés de leurs formes. Carnage de beautés déjà mortes, aussi douloureux à contempler que la souffrance humaine !

« Car j'ai vu aussi la souffrance humaine : j'ai vu l'effroyable agonie des blessés entre les lignes, et j'ai entendu les cris douloureux de leur chair meurtrie. Des corps sont frappés de coups violents et ne forment plus qu'un amas d'os et de tissus broyés, d'autres sont tronçonnés, d'autres volatilisés ; ils disparaissent soudain : la mine éclate et les défenseurs debout, enterrés vivants, dressent encore au-dessus du sol, comme

les tiges d'une moisson guerrière, les baïonnettes prêtes pour l'assaut. J'ai vu des morts raides, figés, semblables à des statues, dans le geste précis du combat. J'ai vu un soldat, presque un enfant, un portrait à la main, la tête penchée sur son bras, dormir sa mort sur le talus de la route.

« Mais, j'ai aussi vu tous les courages : moi qui aime le courage, je n'en ai jamais tant vu : des bataillons entiers courent à des assauts impossibles, d'autres bataillons les suivent : comme les vagues, venant de la haute mer, frappent incessamment les roches inébranlables du rivage, se brisent à leur pied, leur masse alignée se meut, vers l'objectif, en ondes successives : celles-ci sont tordues, rompues, crevées, mais ne reculent pas : l'Homme est brave...

« A la ruée des Germains, un seul peuple pouvait s'opposer; peuple fertile en contrastes, imprévoyant, mais qui, plus que tout autre, sous la pression des événements agit, quoiqu'il ne vive que de mots; peuple qui a lutté pour toutes les libertés, et les sacrifierait toutes en un instant, qui ne croit rien de ce qu'on lui dit, mais qui veut qu'on lui dise ce qu'il croit. Chacun réfute aujourd'hui ce qu'il soutenait hier, et tous l'approuvent de nier sa pensée première ; la faveur va à ceux qui trouvent l'expression quand tous réclament l'action. Chez lui, peu d'enfants, les contrées qu'il habite sont trop belles et trop riches. Peuple pour qui l'idéal n'est pas un mot, mais représente un sentiment profond, qui se passionne à l'idée de porter secours à un op-

primé, qui pense avec ses nerfs, juge avec son cœur; peuple dont les soldats se battent en jurant, mais trouvent sur leurs lèvres, dans l'agonie, un mot d'esprit ou une pensée profonde; où chacun ne peut dire au juste pour qui il se bat, mais où chacun se bat pour quelque chose, a devant ses yeux des yeux de femme, ou pense en mourant au sourire d'une fleur mi-éclose, parure de la vallée natale; peuple où les pensées montent de la masse pour former l'esprit des dirigeants, et où le sens critique maintient à tout moment, entre toutes les folies, une juste balance, et qui serait la proie de tous, si un long passé de gloire ne maintenait en lui le plus mâle courage; peuple d'organisateurs où rien ne s'organise; peuple qui vit dans l'étroite unité na-

tionale, mais où chacun garde son individualité; dont la légèreté fait trembler ses amis, mais dont l'héroïsme étonne ses rivaux; qui se critique sans cesse, mais force l'admiration générale et inspire tous les autres; qui oublie l'angoisse d'hier et qui croit tout facile parce qu'il peut tout tenter; qui sait se recueillir dans la défaite et s'exalte à la moindre victoire, qui ne compte ni ses morts, ni ses blessés, qui n'en veut pas connaître le nombre; peuple où la forte race paysanne, nourrie de la terre, rude comme elle, n'a jamais supporté le joug étranger; que des inconscients risquent de mener à sa perte et qui, dans un sursaut de conscience, aux heures de danger, se sauve lui-même; peuple qui fit de fautes successives un jour de victoire : c'est le peuple français. Il en-

traîne à sa suite toutes les généreuses nations qui croient à l'idéal humain.

« Mon vol m'a conduit sur la Grande-Bretagne : là vivent de fiers navigateurs, jadis maîtres des mers; leurs luttes intestines les absorbaient, ils voulaient en venir aux mains, et de cruelles guerres civiles se préparaient. Satisfaits de dominer tout un empire au delà des océans, ils avaient oublié, dans la gloire de leur passé, qu'à côté d'eux, le monde se transformait, et que d'autres races prétendaient les supplanter; ils consommaient dans la lutte des classes leurs forces d'action. Ils n'observaient les progrès de l'industrie que pour les suivre d'une marche incertaine; dédaigneux du travail, tapis dans leurs îles, confiants dans leur flotte, ils entretenaient une armée trop

peu nombreuse pour perpétuer les vastes espérances de leur tradition. Dans leur contrée la liberté de chacun est respectée par la loi, nul n'y accepte de contrainte abusive, le prix du sang ne peut être exigé. Soudain, la Grande-Bretagne a compris, comme à toutes les heures critiques de son histoire, que son sort est lié à celui du Continent qui l'avoisine. Elle rassemble en hâte ses volontaires, les jette dans la mêlée.

« Ceux qui connaissent ces insulaires libres et distants peuvent seuls apprécier l'énergie tenace qu'il a fallu déployer pour les convaincre du danger. La Nation entière prépare des armes, son activité redouble, et malgré l'opposition de ceux qui dénient l'obligation de l'effort, marchandent ou refusent leur travail, les hommes par millions

s'enrôlent. Les fortes divisions sont débarquées toutes armées sur tous les rivages du monde. Je les ai aperçues en Afrique, en Asie, en Turquie, en Grèce, confondues avec le sol, dans leurs uniformes couleur de terre. Leurs longues files circulent sur les routes de France; ils prennent sur la ligne leurs positions de combat. Unis aux Français, leurs ennemis héréditaires, ils subissent les mêmes défaites et partagent les mêmes victoires.

« Dans toute l'étendue de son vaste empire, des enfants de la Grande-Bretagne ont entendu au delà des mers le cri d'appel de la mère patrie : Canadiens, Africains, Australiens, Néo-Zélandais, Indiens y répondent et les navires transportent, vers les batailles, des milliers d'hommes.

« La Russie énorme, inexplicable, lente à mouvoir, forte de peuples divers qui obéissent à une seule voix, tente de submerger par le flot grossissant de ses hommes désarmés, levés sur ses vastes étendues, les Germains organisés, mais ceux-ci sont refoulés. Sous la pluie de métal, ils plient et se retranchent près du cœur de leur ville sainte. La vie ne compte pas pour les Slaves, ils l'exhalent sans plainte, comme l'on restitue un dépôt temporairement confié ; le paysan docile, mystique, rend l'âme sans comprendre la grandeur de son sacrifice.

« Ainsi va s'amplifiant la guerre. L'étincelle se propage : d'un bout à l'autre le Monde frémit au choc des armes ; chacun veut prendre sa part dans la lutte, les liens se nouent, et

les nations libres et libératrices, confondues, appuyées les unes sur les autres, mènent le combat de l'humanité en péril.

« Pour paralyser l'effet des armes meurtrières, la terre est fouillée, remuée, creusée, dressée : nul ne veut se laisser tourner, les lignes s'appuient à la mer ou aux frontières. Comme les Anglo-Saxons élevèrent autrefois des murs entre eux et les Écossais, comme les Chinois bâtirent, pour se prémunir contre les incursions quotidiennes de leurs ennemis, la Grande Muraille, les modernes construisent des lignes de défense multiples, et les peuples momentanément sauvés vivent à leur abri.

« Des combats sont engagés en tous lieux. Le monde, qui voulait la paix, est

gagné par la fièvre dévorante; semblables à des colonies d'insectes qui, pour se disputer le territoire avoisinant une fourmilière, luttent entre elles jusqu'à l'anéantissement, les nations, les races se jettent dans la mêlée, et par millions les hommes trépassent de blessures, de privations, de souffrance ou de douleur. La culture des terres est abandonnée, leur production s'amoindrit ; les spectres de la faim et du froid se dressent devant l'Humanité. Partout où j'ai volé, j'ai vu les peuples en armes.

« Sur les sommets neigeux des Alpes, sous les cieux cléments de l'Italie, les obus tombent lourdement contre les roches ; le bruit de leur éclatement se coule retentissant dans les vallées aux pentes abruptes et les ondes déve-

loppées font frémir leurs parois; la montagne est minée, des pics énormes d'un seul coup s'effondrent. Les cavaliers des plaines hongroises, les Autrichiens, dociles alliés, se sont joints aux Allemands; les montagnards bulgares ont attendu et choisi le moment propice; la vieille race des Ottomans, amollie dans l'oisiveté, a senti sa bravoure renaître; comme leurs pères, les Turcs se disciplinent sous le Croissant. Belges, Serbes, Roumains, sous la pression des canons, ont déserté leurs pays; sur leurs territoires la destruction fait rage, la loi est celle du vainqueur : il a tout calculé, il veut anéantir les populations des États minuscules voisins de ses frontières, car il n'ose croire au maintien de ses conquêtes, mais il sait sa race prolifique :

plus il fera le vide autour de lui, plus ses enfants dans l'avenir trouveront de place. La guerre gagne de proche en proche. En Amérique, au Mexique, les rivalités se réveillent. En Chine, des luttes intestines sont engagées. Le Japonais poursuit son expansion. Dans toute l'Asie, à la subtile et raffinée civilisation, le sentiment de la nationalité apparaît et les anciens peuples, jadis placidement soumis, las de subir le joug des étrangers, veulent se libérer. La massive Afrique éprouve le dégoût de sa soumission continue et le musulman croit l'heure du prophète revenue. L'Europe appauvrie, jadis maîtresse des destinées du monde, paraît impuissante à régler son sort. Les peuples sentent poindre en eux un grand désir de liberté ; sur tous les

continents ils aspirent à se gouverner eux-mêmes.

« Toute l'humanité subit un même choc : la guerre qu'on pensait morte tue les hommes et les révolutions se préparent.

« Bien que l'idéal le soutienne, le courage de l'homme lui-même se lasse. Le temps vient où, las de frapper il délaissera les armes. Un monde nouveau va s'édifier. La grande conflagration des temps anciens et modernes se terminera par la destruction des préjugés du passé. Déjà, depuis plusieurs siècles, deux grands courants d'idées traversent les masses humaines : les uns veulent un maître conquérant des autres peuples, et l'asservissement d'autres nations à leurs lois ; les autres veulent des peuples libres. Là est la

cause profonde de la lutte car les hommes n'aperçoivent pas aisément les raisons matérielles de leurs divisions, mais pour des principes, sans hésiter, ils sacrifient leur existence.

« Cependant, bientôt les temps seront révolus...

« La vieille terre européenne secoue les dernières poussières de l'ordre féodal ; la grande poussée des peuples libres est irrésistible; les combats les uniront tous les uns aux autres, et le sang répandu rend, pour la germination des idées de liberté, le sol plus fertile.

« L'impérialisme sombrera dans les révolutions prochaines. La démocratie vivante fait sortir de sa masse compacte la loi souveraine; elle veut être à elle-même son guide et sa raison. Le

monde est en travail. Dans les limites étroites qu'elle a forgées à la vie de ses nations, la vieille Europe éclate : la mort créera une vie nouvelle, et les peuples de tous les continents, associés à la guerre ou spectateurs instruits par elle, se représentent l'éclosion prochaine d'aspirations longtemps contenues.

« Déjà, sur la ligne de l'horizon montent, perçant les brumes, les formes plus précises de l'humanité nouvelle; la grande union des nations jaillit du sang répandu. Elle vient, comme une apparition de fée, les deux mains tendues vers les peuples, d'un pas assuré, traverse les champs de bataille, foule impassible, confiante dans la destinée, les cadavres et les ossements; la boue putréfiée des chairs décomposées ne

gicle pas sur sa robe immaculée; elle est au-dessus des convoitises et son regard, fixé sur l'avenir, s'illumine de bonté.

« Son cortège grossit; dans la pensée des combattants la conception d'un monde nouveau a surgi, et par l'accomplissement continu du devoir, par le sacrifice incessamment consenti de la vie, s'engendre un fécond avenir de fraternité.

« Les grandes beautés sortent des enfantements douloureux; l'admiration devant le courage réciproque exalte l'amour des hommes pour l'humanité.

« La grande société des peuples va naître. Le libre développement des industries, les transactions facilitées, l'échange constant de la pensée enrichiront le bien-être et l'intelligence de

chacun ; chaque individu, chaque ville. chaque province, chaque État, aura dans la famille humaine le respect des autres : l'heure des conquérants s'évanouit, et, dans la liberté conquise, les populations fixent spontanément leur sort.

« Ce qui, autrefois, était l'œuvre de quelques hommes est aujourd'hui celle de tous ; ce qui était voulu par quelques souverains fut l'objet de la pensée commune. Jamais des conquérants n'eussent pu exiger de tant de millions d'hommes, la perte de toute liberté dans la discipline militaire, imposer l'héroïsme, et la longue patience qui, pendant des mois entiers, fait attendre sans murmurer, à demi enterrés, la mort, décider en si peu de minutes l'immolation de tant de vies. Phéno-

mène presque inexplicable, que la grande volonté humaine, pour la libération définitive de l'humanité, fait seule comprendre.

« Cete guerre est celle des peuples; jamais il n'y en eut de plus effroyable, mais la paix sera la paix des peuples : jamais il n'y en aura de plus complète.

« Je vois la grande apparition entraînant à sa suite le cortège confondu de toute l'humanité. Un vaste cri humain, modulé en chant d'allégresse, monte vers elle. La science ne veut plus être meurtrière, les sociétés s'organisent dans l'amour de l'homme.

« Se battront-ils encore, les hommes? Je ne sais : le sort inéluctable les portera peut-être encore au combat, mais cela sera pour d'autres causes : l'impérialisme sombre, noyé dans le sang

des peuples, et le grand souffle humain enflé par l'ardent prosélytisme des démocraties libres et souveraines, abat les palais des empereurs.

« Regardez-moi, petits oiseaux, moi l'emblème de cet impérialisme, je vais mourir : la science a conquis l'air et j'ai trouvé la mort dans les vastes profondeurs de l'éther léger où hier seul je planais. Après moi, l'aigle impérial sera chassé des casques et des étendards sur lesquels il déployait, depuis l'antiquité romaine, ses ailes altières ; ainsi le veut la destinée du monde : nous ne vivons qu'une seconde et les races s'éteignent ; j'ai été un point dans l'espace, je ne serai rien dans le temps. »

L'aigle se tut : ses forces faiblissaient. il se raidissait contre la mort ; soudain,

il tombe; ses plumes brunes se confondent avec la terre brune...

Cependant les oiseaux indifférents et légers se remirent à jacasser; ils avaient tout écouté, mais rien retenu : de nouveau ils parlaient des hommes et trouvaient pour expliquer leurs combats d'imparfaites raisons... et les hommes continuaient la guerre dans la forêt...

INCONNU !

INCONNU !

Au nord de la route de Nancy à Lunéville, peu après Dombasle, l'œil aperçoit, sur un mamelon, une ruine; la masse de pierre se profile sur un ciel en partie ensoleillé, ombré de nuages ronds et floconneux, qui coiffent et épousent les lignes molles et adoucies des collines environnantes.

De loin, sa forme est fantastique : elle semble un débris de château féo-

dal, témoin des luttes lentes et continues du moyen âge survivant à son époque. De près, la ruine perd son apparence grandiose : c'est une de ces simples fermes qui, au hasard des combats, le long de l'immense ligne de bataille, se transformèrent en redoutes et furent des points d'appui longtemps disputés.

Elle se nomme la ferme de Léomont; perdue, puis reprise par les troupes françaises, ses terres, ses bâtiments conservent, après plus d'un an, les traces des combats acharnés dont elle fut le prix.

Toutes les pentes du mamelon furent sous le feu des canons : des obus de tous calibres les ont piquées de centaines de cratères.

L'érosion des eaux pluviales com-

mence à les niveler. Ici la prairie les recouvre déjà et les troupeaux les foulent du pied ; plus loin la féconde charrue, dans son séculaire et régulier sillon, détruit les traces de destruction ; le fer luisant de son soc heurte et broie la fonte et l'acier mortels, et les incorpore, déjà rongés par le temps, au sol nourricier.

Je gravis le sentier, bordé d'arbres morts, qui conduit à la ferme ; du sommet tout le pays se découvre, la suite des coteaux où les ennemis sont encore face à face et au sud, dans le lointain, la ligne dominante des Vosges.

Des éléments de tranchée, des abris à demi-comblés sont partout visibles et sur toutes les crêtes, dans tous les vallons, éparpillées, des tombes apparais-

sent, tertres rectangulaires hauts de quelques centimètres à peine, marqués d'une croix de bois. La terre de la patrie s'est ouverte pour recevoir le corps de ses protecteurs. Là où le héros est tombé, sa sépulture fut creusée et, sauveur de la France, il demeurera étendu sur les lieux où s'exhala sa vie, jusqu'à l'heure où le jugement définitif de nos armées fera retentir les trompettes éclatantes de notre décisive victoire.

Pour achever de comprendre l'importance du combat qui désola ces lieux, il faut observer les bâtiments de la ferme : les murs de ceinture se sont effondrés par pans entiers, et ont formé de larges créneaux ; de l'habitation, des étables, des granges, il ne subsiste aucune pièce intacte ; la ma-

çonnerie attaquée par les coups répétés des obus s'est désagrégée, comme si elle avait été frappée par des marteaux de géants ; les pierres plates ont glissé les unes sur les autres et sont tombées en tas immenses et informes ; les toits sont brisés; contre un mur encore debout, une persienne presque intacte pend.

Mais la guerre a causé tant de ravages, tant de villes furent ruinées et incendiées que l'âme ne s'émeut plus devant une maison détruite. Cependant je me suis longtemps arrêté à Léomont...

Au milieu de la cour est une tombe; celle-ci différente des autres : pas de tertre, des pierres choisies ont été soigneusement disposées sur le corps ; quelques briques, posées de champ, les

couvrent d'une large croix rouge : une petite croix de bois a été fixée entre les interstices des pierres.

Qui repose sous cette tombe dont l'emplacement semble choisi, dont la construction révèle plus de recherche que celle des autres ? Est-ce un chef ?

C'est un simple soldat : quelques morceaux de drap et de cuir, sans numéro de régiment, sans matricule, débris déchiquetés du képi d'un troupier l'indiquent. Mais qui dira jamais son nom ? Un seul mot se lit sur le travers de la croix où il devrait figurer : *Inconnu.*

Sublime beauté que cette tombe d'Inconnu en un tel emplacement, au centre même du champ de bataille, sur le point culminant du sommet, d'où, en deçà des lointains horizons, se dé-

couvrait toute l'action. L'orgueil de Chateaubriand choisit pour dresser son tombeau, une roche isolée devant la mer : il la voulut ; la tombe du troupier sans nom s'est placée d'elle-même là où tous les regards convergent. Sublime beauté !

La lecture d'un nom m'eût moins troublé : le héros aurait appartenu à ceux qui le chérissaient, aux larmes d'une mère, à la passion d'une femme : celui-ci m'appartenait comme il appartient à la France tout entière. Fils inconnu de la France, il symbolise la race.

Sur quelle partie de la terre nationale est-il né ? D'où est-il venu ? Quelles furent sa vie, ses pensées ? Pour qui battait son cœur ? Fut-il paysan, artisan, savant ou artiste ? Croyait-il à l'agression germanique ?

Savait-il l'histoire de son pays, les anciennes rivalités des peuples et les longues luttes contre l'ennemi séculaire ? A-t-il reconnu tout le danger de l'invasion barbare et les causes profondes de la guerre faite de l'impulsion d'une nation jeune dans un monde ancien et des antiques volontés de domination impériale aux prises avec l'expansion moderne, ou, être simple, ne comprit-il que la sublime beauté des mots de patrie et de liberté ?

L'Inconnu, au premier appel, partit avec toute la France : sa place était désignée; il prit son rang dans la grande guerre anonyme où l'armée est faite de la nation, où tant de millions d'hommes dépassent en bravoure la bravoure humaine, la gloire ne demeure pas personnelle ; aucun nom ne

survivra ; ce qui demeurera de la longue patience et de l'héroïsme soutenu de la France tout entière, c'est un trésor commun : la gloire est chose publique.

Jamais je n'ai mieux compris qu'en contemplant la tombe de Léomont l'idée de patrie si aisée à sentir, si difficile à définir. La Patrie, c'est la tombe de l'Inconnu.

Avant moi d'autres avaient eu la même pensée : une main pieuse avait décoré le lieu de son éternel repos : des morceaux de verre violet, trouvés dans les ruines, rangés avec goût, brillaient aux rayons du soleil et trois narcisses, éclatants de fraîcheur, premières fleurs du printemps, s'épanouissaient sur la tombe.

GOUTTES D'EAU

ET

GOUTTES DE SANG



GOUTTES D'EAU
ET
GOUTTES DE SANG

Qui dira jamais les actes d'héroïsme accomplis par les fils de France ?

Soldats français ! Vous de qui l'alerte intelligence et le courage tenace suppléèrent à la force que l'organisation préalable engendre, dont toutes les qualités militaires, apanage de la nation gaie et brave, éclatèrent dès le choc de l'ennemi, vos actes d'héroïsme où qu'ils aient eu lieu, devant les regards émer-

veillés des chefs ou dans l'ombre, aperçus de vos seuls voisins de combat, peut-être même ignorés de tous, connus de vous seuls au moment où vous les réalisiez, demeurés sans renommée, sans récompense, sans historien, nous vaudront la victoire !

Les derniers, sans doute les plus nombreux, sont comme les petites fleurs cachées dans les prairies : perdues sous les longues et flexibles graminées, isolées dans la verdure des feuilles plates et larges, elles seules cependant revêtent les champs de leurs mouvantes couleurs et leur donnent une parure éclatante...

L'Épopée dont l'intense lueur illuminera les siècles futurs sera surtout faite de courage obscur et ignoré ; les gouttes de sang, perlées de vos blessures, épan-

dues sur les replis cachés de la terre ancestrale, se réuniront aux larmes des mères et des amantes pour teindre d'une pourpre majestueuse les langes de vos enfants.

La lutte dépasse l'homme : les combats en de trop vastes champs n'auront pas leurs trouvères, chantres minutieux des exploits particuliers, observés dans les arènes closes, mais le génie des poètes, élevé vers les sphères sublimes où le détail des épisodes et le mérite d'un seul disparaissent, n'immortaliseront, au rythme de leurs strophes, que la vertu commune à tous les combattants.

Dans le conflit des nations, des peuples et des races la gloire, comme un soleil trop ardent pour être fixé par les yeux humains, se diffuse et envahit l'espace.

La lutte humaine âpre et lente égale celle des forces de la nature : elles sont faites à la même image ; l'une et l'autre elles procèdent d'une action continue et ont des répercussions lointaines : d'infiniment petites causes concourent aux mêmes destructions desquelles la vie rejaillit renouvelée.

Ne vous paraît-il pas que les gouttes de sang sont aux conflits humains, ce que les gouttes d'eau sont à la terre d'aspect immuable ? Elles semblent impuissantes, cependant leur action persistante détermine les grandes conclusions.

Je me souviens d'avoir parcouru, en pensant à leurs effets presque inapparents, les hauts sommets des Alpes où les torrents marquent au fond des gorges leur mugissant sillon.

Dans ces lieux déserts, toute vie, tout mouvement dépend de la lente érosion provoquée par la goutte d'eau entraînée par la pesanteur, du haut des monts vers les océans.

Sur les pentes, dans les éboulis, les arbres luttent encore pour leur vie; nés des graines fixées dans les moindres fissures du roc, ils cherchent la terre nourricière avaricieusement distribuée, poussent leurs racines dans les moindres interstices, et lancent toutes droites, loin des creux sombres, leurs tiges vers la lumière et le soleil qui se dérobe sous la silhouette des monts. Mais, comme les hommes exposés aux luttes, leur existence est de courte durée et sur les versants abrupts l'on ne rencontre pas le chêne séculaire dont l'ombre s'étend 'sur les forêts des plaines;

les arbres poussés ensemble semblent sur les flancs de la montagne une herbe égale et drue réservée à des faux géantes.

Cependant les gouttes d'eau n'interrompent pas leur travail : la force pesante qui les attire vers les profondeurs agit sans cesse, et leurs molécules fluides incessamment percent le sol ou glissent à sa surface ; elles se rassemblent, suintent en luisant sur les parois des grès, les argiles et les mousses, en murmurant un son infiniment doux, ou tapageuses elles revêtent, dans leur chute aérienne, les rochers taillés à pic qu'elles battent avec fracas d'une gaze moirée, changeante, diaprée, frangée de blanche écume.

Partout la goutte d'eau agit ; elle perce, désagrège, découpe, sculpte et

modèle la motte de terre que le pied du montagnard foule, comme les massifs énormes que les plus puissants explosifs ne peuvent ébranler; ici, entraînant une pierre ou un arbrisseau; là, faisant crouler quelques rochers, encore garnis de leurs frondaisons, qui se dresseront comme des îlots sur les eaux du torrent; là encore préparant la chute complète de tout un pan de montagne qui, avec ses demeures et ses habitants, glissera dans la vallée, laissant sur le ciel une découpure béante. Sous son contact, dans la suite infinie du temps, les tertres infimes se nivellent, les monts s'effondrent, leurs aspérités s'adoucissent, docilement leurs lignes élevées fléchissent et se courbent en ondulations amollies.

J'ai depuis souvent songé que les

gouttes de sang, qui coulent des blessures de nos héros français, étaient comparables aux gouttes d'eau déversées sur les hautes montagnes : leur action obscure et lassante exerce sur l'ennemi qu'elle réduit leur lente et continue pression : elles ont aujourd'hui usé la masse organisée allemande, impérieuse, brutale, massive comme un roc dressé au centre de l'Europe, qui a pesé lourdement sur nos frontières et les a momentanément débordées.

Leur œuvre, presque ignorée, s'accomplit sans cesse dans le silencieux recueillement du sacrifice consenti, et prépare, dans la destruction, le renouvellement de la France victorieuse.

LEURS LETTRES



LEURS LETTRES

Où vont-elles toutes les lettres écrites par nos millions de soldats qui, recueillies à tout moment par les vaguemestres, gonflent les sacs postaux ? Par qui seront-elles décachetées ? Est-ce des délicates mains parfumées, à la peau soigneusement adoucie, aux ongles brillants et colorés, frottés et poncés, taillés et retaillés, aussi finement polis que de petites pierres de corail

rose, ou des doigts forts, calleux, aux larges bouts, aux gestes maladroits et timides, qui les manieront ? Arriveront-elles seules, apportées par le facteur qui parcourra, pour les remettre, des sentiers écartés, ou se trouveront-elles presque perdues dans les monceaux de papier déposés chaque matin chez les concierges de tant d'entre nous ? Et dans ce cas, seront-elles la lettre attendue, la nuit, dans l'insomnie fiévreuse, aux imaginations douloureuses et perverses, découverte au premier coup d'œil, vivement saisie, tandis que les autres gisent éparses, ou bien seront-elles lues froidement, posément, à leur tour ? Je ne sais : il y en a de toutes sortes.

Il y en a de toutes sortes et qui décèlent toute l'humanité avec ses fanfa-

ronnades, récits emphatiques de ceux qui n'ayant connu aucun danger veulent en relatant de prétendus actes de courage s'illustrer : avec ses intrigues qui ne chôment jamais, et, dans tous les cercles déterminent de viles actions ou d'abjects rapports, avec sa sensualité basse, aux descriptions éhontées, avec ses dépressions mentales, ses lassitudes et ses nostalgies. Il ne peut en être autrement. Mais sur ce fumier malodorant croissent des fleurs aux formes harmonieuses qui développent dans l'air lumineux leurs senteurs délicates et la radieuse beauté de leur couleur.

Celles-là, nous les cueillons avec amour. Elles sont la gloire de la famille, le sensible témoignage des qualités de la race. Certaines renferment de pieux mensonges : pourquoi donner

aux Vieux, là-bas, de l'inquiétude? Loin d'exalter le danger, on le dissimule : la blessure n'est qu'une piqûre, la reconnaissance sous le tir des mitrailleuses, une simple promenade. D'autres, plus explicites, décrivent les plus minimes faits aperçus sur les champs de bataille, où l'attitude de tout homme, si modeste que soit son poste, prend une extrême importance, et où chacun, de milliers d'angles différents, enregistre les impressions personnelles, et juge les actes de ses voisins.

Peu à peu, toutes les visions communiquées de l'un à l'autre, contribuent à former une opinion courante: celle-ci vaut par les détails qui la composent. A l'appel de la Patrie en danger, la valeur des individus d'élite à la rayonnante influence se fit sentir rapidement et le

grand souffle qui anima la Nation unie se leva aussitôt. Ainsi les brises légères s'assemblent pour former les vents écrasants de la tempête. L'homme est social, il ne prend sa force que sur l'appui humain, et le penseur taciturne et solitaire n'alimente sa méditation que par la pensée commune qui lui parvient sous forme d'écrits...

Pourquoi n'ai-je pas conservé toutes les lettres que j'ai lues; elles formeraient le recueil sublime des heures vécues devant la mort par notre France: toute son âme s'y trouve, noble avec modestie, brave sans forfanterie, simple, comme le peuple sait l'être, éprise d'art : mieux vaudrait les citer que d'écrire. Depuis celle de ce général, qui, à l'issue des combats de l'Yser, confie à un ami :

« ... J'ai eu simplement la chance d'avoir sous mes ordres des troupes admirables ; je me suis efforcé de rester digne d'elles, et voilà tout. Il faut qu'on sache bien que ce sont nos soldats qui ont tout fait. Jamais on n'aura pour eux assez de reconnaissance. Jamais on ne conservera, pour la mémoire de nos centaines de milliers de morts, le culte qu'elle mérite...

« Leur héroïsme au feu, leur incroyable endurance contre la fatigue, le froid et le manque de sommeil, et par-dessus tout leur façon de savoir mourir, ont dépassé tout ce que je croyais possible à des hommes. Ce sont eux, les soldats, les humbles, dont jamais on ne saura les noms, qui ont sauvé la France. Voilà la vérité... »

Jusqu'à cette vision d'un train sanitaire, due à un jeune magistrat souffrant, qui, réformé, voulut dès le premier jour partir et se fit affecter au Service de santé.

« Si vous saviez quelle triste et désolante vie j'ai voulu pour ma part! Entrez un peu dans ce wagon de toutes les douleurs. Voyez sur les brancards superposés, tous ces pauvres diables enveloppés dans leur couverture comme dans un suaire, regardez leurs visages pâles et tristes, et tout autour de nous, suspendues aux parois, les glorieuses capotes trouées, toutes raides de sang coagulé et de boue des tranchées. Respirez enfin l'affreuse odeur de corruption et de mort. Hélas! quand pourrai-je revoir des figures heureuses, du soleil et des fleurs. Et pourtant, je resterai là

jusqu'au jour où il faudra, moi aussi, m'évacuer dans un hôpital, comme ceux-là qui m'entourent ; j'y resterai jusqu'au bout, retenu par toutes les paroles divines et inoubliables qu'ils trouvent au fond de leur cœur, pour me remercier de mes soins et de mes veilles, et que je garde, enchaînées l'une à l'autre, comme un rosaire ineffable et doux, pour l'égrener au plus noir de mes nuits ! »

Ce n'est pas au front, cependant, que j'ai senti tout le prix attaché aux lettres qui en partent ; je l'ai mesuré un jour, loin de la ligne de combat, visitant un ami, en Charente, dans la coquette ville de Brossac, située sur un petit sommet, à un pli de terrain, où les blanches terres calcaires se nouent aux landes, couvertes de pins, de ge-

nêts et de bruyères. Son fils venait de mourir à Verdun, enterré par un obus. Boulanger de profession, il avait été jadis l'aide et le compagnon de son père, puis, parti en 1914, comme simple soldat, plusieurs fois décoré, avait été promu lieutenant. J'entre : la maison fleure la moite et chaude odeur du pain sorti fumant du four; le père, ancien adjudant, aux traits énergiques, aux yeux brillants, est au travail : la farine poudre à frimas ses cheveux et ses cils. Il me conte l'héroïque conduite de celui qu'il pleure : nous en parlons longuement. Brusquement il me dit : « Voulez-vous voir ses lettres, je les ai toutes conservées ? » Il appelle sa femme et sa fille : elles apportent le précieux coffret qui les contient; une à une, il me les présente. elles ont été

gardées dans leurs enveloppes, leurs plis se marquent à force d'être maniées. Nous les lisons ensemble; toute la vie de leur fils est là, décrite par lui. Les récits des souvenirs d'enfance, des joies du foyer familial, des escapades des premières années s'y mêlent à ceux des actions d'éclat; la joie éprouvée par le jeune homme pour les nominations conquises une à une, l'orgueil de voir peu à peu sa place s'élever dans les rangs de l'armée nationale, et son rôle grandir transpirent; la suprême satisfaction de se sentir devenu chef, d'en mesurer la responsabilité, de savoir que sa propre bravoure n'engage plus lui seul, mais décide de la tenue des autres, est peinte avec vigueur : dans la trame des lignes sont tissés tous les beaux sentiments qui depuis près de trois ans soutien-

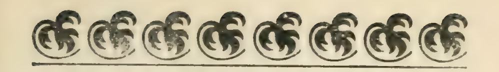
nent le corps et élèvent l'âme de nos combattants.

Tous, serrés contre la table, nous nous laissons gagner par l'émotion...

Et je songeais que, dans chaque commune de France, il est d'autres héros, et que le soir, en de nombreuses maisons, des lettres, précieuses reliques aussi vénérées que les cendres des ancêtres par les anciens, sont regardées, caressées, lues et doucement replacées dans leurs écrins : chacune de leurs phrases brille au fond des coffrets, comme les facettes d'un diamant profond et limpide, si pur que le prisme peut le teindre de tous ses feux.

Oh ! gardons comme un trésor national, toutes les lettres du front ; elles conservent les plus beaux cris de patriotisme des âmes qui s'exhalèrent.

L'ANGOISSE



L'ANGOISSE

L'armée britannique occupe l'Ouest de Cambrésis, elle a pris Bapaume, est aux portes de Saint-Quentin, peut-être se réinstallera-t-elle prochainement dans Le Cateau, premier siège de son quartier général.

Le Cateau-Cambrésis ! que de souvenirs évoqués par ce nom ! J'y ai vécu une longue, effroyable journée d'angoisse. L'angoisse ce n'est pas la peur

éprouvée devant un danger qui peut personnellement vous atteindre, qui fait trembler la carcasse, précipite les battements du cœur, crispe les nerfs, mais se dissipe par la volonté, l'effort physique et la participation immédiate à l'action. C'est une grande souffrance provoquée par la crainte d'un avenir auquel soi-même on peut être étranger, suscité par des influences extérieures, quand une succession d'événements appréhendés se dressent devant votre intelligence, et qu'évoquées avec une trop lucide acuité, des visions vous apparaissent avec leurs conséquences complètes et leurs répercussions lointaines. Elle vous envahit et persiste, augmente même si l'on fait effort pour la bannir, serre votre gorge de ses mains rigides, abat sur les épaules

un manteau de plomb et rend le corps inerte !

La petite ville du Cateau est située à un carrefour important de routes : celles de Mons par Bavon, de Charleroi et de Maubeuge par Avesnes, de Valenciennes par Solesmes, celles de Cambrai, de Saint-Quentin par la chaussée Brunehault ou par Bohain, celles de Guise et d'Hirson par Wassigny, se croisent sur une longue place très en pente, inclinée de l'est à l'ouest, bordée de vieilles maisons, à demi-coupée en son centre par un massif bâtiment perpendiculaire : la Mairie, supportée par trois larges voûtes. A son extrémité, le long de la Selle, subsistait entre une large cour fermée par une grille monumentale, et des jardins « à la française », la demeure de Fénelon,

de l'amène archevêque qui décrivit les combats de Télémaque dans un style presque trop aisé, aux exquises mollesses, mais riche et chatoyant, comparable aux majestueuses tapisseries royales de son temps, que des personnages sans muscles, parés de vêtements aux somptueuses couleurs, animaient.

La guerre qui commençait se présentait plus grise et plus rude, dans la poussière soulevée sur les champs et les routes, sous les chauds rayons du soleil d'août, par la marche de millions d'hommes.

Le hasard, comme un dramaturge génial, qui rassemble dans un seul lieu, en quelques vigoureux raccourcis, tous les éléments d'une action, sembla choisir la place du Cateau pour

y faire défiler en une seule journée, celle du 25 août 1914, tous les figurants de la grande épopée naissante : ce fut un écoulement continu de personnes humaines allant vers leur destinée, courant ininterrompu, endigué par les constructions de ce décor naturel, flot qui passe le long des berges insensibles, crue trop faible pour les atteindre : ainsi les sables et les roches de l'Égypte, forés dès les premières dynasties pour recéler les tombes des Pharaons, ont vu, depuis les temps millénaires sans en être froissés, les eaux infatigables du Nil moirées par les reflets des ciels bleutés et des roses couchants se gonfler ou s'épuiser tour à tour.

Je demeurai toute la journée sur cette place, ayant reçu l'ordre de tenir

prêt, au premier signal, les moyens d'évacuer rapidement tout ce qui demeurait de notre état-major transformé en poste de commandement.

Dès l'aube, tous les services de l'état-major britannique s'étaient repliés sur Saint-Quentin. L'aspect de la ville pendant quelques jours grouillante d'un peuple nouveau, s'était modifié subitement : on la traversait, on n'y séjournait plus; tous les bâtiments des écoles et du palais épiscopal emplis d'une vie factice furent évacués, et la ruche demeurait presque vide. Des camions de toutes formes et de toutes couleurs rehaussés par les réclames des commerçants anglais, des omnibus dont les pancartes mal dissimulées sous une légère couche de peinture verte, invitaient à de courts déplace-

ments urbains, avec de bruyants ronflements avaient enlevé tout le matériel des bureaux et les hommes, suivis par de rapides et presque silencieuses automobiles chargées d'officiers ; faisant la route à pied la garde du quartier général était partie musique en tête : le vent du sud nous portait ses notes affaiblies, la retraite générale était commencée !!!

Un avion, très bas, nous survola pour épier nos mouvements, aussitôt les coups de fusils éclatent. Le commandant de Boigne, assis par terre, sa mitrailleuse à l'épaule, le vise. L'avion nous dépasse d'un vol indécis, multipliant ses crochets, et comme un grand oiseau blessé va s'abattre au loin.

Il était dix heures du matin ; la place resta déserte quelque temps, puis à par-

tir de midi, les défilés commencèrent : régiments britanniques débarqués en hâte de trains qui, comme les premiers, ne sont plus ceints de lauriers, ou ornés de gerbes de fleurs ; d'un pas ferme, régulier et sonore, les hommes trapus, solides et musclés, le fusil porté à volonté, encadrés de leurs officiers la badine à la main, vont prendre position sur des tranchées à demi creusées le matin même, au sud de la route du Cateau à Cambrai. Nos cavaliers, le corps Sordet se portant de la droite de l'armée britannique à sa gauche, chevaux harassés, aux fers usés, mais hommes joyeux, placides, fiers de leur course en Belgique jusqu'aux portes de Liége ; les rouges et les bleus de nos chasseurs, cuirassiers et dragons, tranchent gaiement

sur le terne kaki de nos alliés. Tandis que la colonne presse sa marche, j'ai juste le temps de serrer des mains amies : celles de d'Andigné, conseiller municipal de Paris, depuis blessé, captif, puis rapatrié ; celle de François de la Bégassière, cher ami d'enfance, soldat mutilé quinze ans avant la guerre. amoureux de son pays, mâle héros aux doux yeux bleus, qui plus tard fut tué en essayant de sauver son chef. Soldats belges, en automobiles, cherchant la trace de leur unités ; territoriaux blessés empilés sur des charrettes, ou se traînant à pied, leurs blessures mal dissimulées par des langes sanguinolents, sans armes, le corps amaigri, couverts de leurs capotes flottantes. Réfugiés, souvent pieds nus, éreintés ; des chariots surchargés de femmes,

d'enfants, entassés avec les rares meubles échappés à la destruction ; foule traquée qui refuse le pain tendu, s'oriente au carrefour et disparaît aussi lasse mais plus prompte que la bête poursuivie par une meute.

Tour à tour la place s'encombre ou se vide, des milliers d'hommes animés d'un mouvement rapide, passent... Les nouvelles circulent, elles sont de toutes espèces ; des détails infimes mais grossis, se mêlent à des comptes rendus officiels plus précis. Le capitaine Maignien, mon compagnon de toute la retraite, est demeuré avec moi, il est « au téléphone », il recueille les télégrammes sur les feuilles des cahiers déjà calligraphiés par des mains enfantines, seul papier dont il dispose. De temps à autre il me les communique :

les Allemands avancent en masses serrées, les premiers engagements ont été désastreux; en vain la cavalerie anglaise a chargé, en vain les fantassins ont défendu les villages à l'arme blanche; l'armée menacée de flanc, vigoureusement attaquée de front, ne peut tenir ses positions : l'ennemi avance semant la terreur devant lui. Par ailleurs il circule des bruits étranges, les Allemands ne reconnaissent pas les interprètes comme des combattants, ils les mutilent. L'élégant et courageux dragon Lejeune, qu'un obus frappa un mois après à la Clotte après la bataille de l'Yser, aurait eu le nez et les oreilles coupées. Un très grand nombre d'entre eux ont péri, visés aisément à cause de leurs uniformes voyants qui les décèlent dans les rangs des Anglais.

Hélas ! la dernière information est exacte.

Les habitants apeurés viennent nous demander conseil : doivent-ils partir, grossir en fuyant la horde de ceux dont ils viennent de contempler la détresse ? Demeurer et recevoir chez eux l'envahisseur ? Quel sera leur lendemain ?

Et moi, l'angoisse, l'angoisse terrible, affreuse, évocatrice me gagnait le cœur. L'atmosphère était lourde, chargée d'électricité, moite, déprimante. La guerre commençaït mal. Serions-nous encore les vaincus de 70 ? Par les télégrammes déjà reçus, je prévoyais la marche rapide de la masse allemande qui nous débordait, j'avais constaté l'emploi habile que nos ennemis faisaient de leurs mitrailleuses

et de leurs canons. Peu parmi nous savaient. La discrétion de l'officier me vouait au silence, et, en moi-même, je calculais les répercussions des insuccès répétés de nos armées, les effets de la marche sur Paris. L'amère et noire angoisse me ravageait le cœur dans une grande souffrance.

La nuit commençait à tomber, l'orage grossissait, de larges gouttes de pluie résonnaient sur les pavés, quand, soudain, de la route de Solesmes, quatre prisonniers conduits par une escorte anglaise débouchèrent sur la place. Ce fut alors comme un coup de furie : de toutes les maisons les derniers habitants sortirent, dévalèrent par les rues, se ruèrent vers eux. De la foule, subitement agglomérée, elle aussi étreinte par l'angoisse, épandue comme



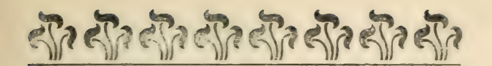
un mal contagieux, sentant venir sur elle l'envahisseur, ne conservant plus aucune compassion humaine, s'exhala dans une confusion discordante, déchirant l'air, une plainte énorme et retentissante, un cri immense de : « A mort ! » Oh ! comme il était lugubre, avec quelle violence il échappait aux bouches enfantines, comme il soulevait la gorge des femmes, et creusait les poitrines des vieillards ! quelle fureur contenue il révélait! quel déchaînement de passion! toute l'angoisse évocatrice et pesante éclatait dans l'appel de passion et de haine : « A mort ! » Les prisonniers, blonds, jeunes hommes de Germanie, au teint clair, désarmés, impassibles, au milieu de leur garde, regardaient la foule sans paraître comprendre sa fureur : « A

mort! » La grande grille du palais épiscopal s'ouvrit devant eux, et la foule hurlante, pressée contre les barreaux, continua, sachant la terre de France déjà envahie, à exhaler son cri vengeur : A mort!

L'obscurité vint; déjà les grands projecteurs allemands fouillaient derrière nous l'horizon, déjà les premiers obus commençaient à tomber sur la ville, quand, le cœur navré, nous reçûmes l'ordre de quitter ces lieux, et, en pleine nuit, de nous retirer sur Saint-Quentin.



ABDIQUE



ABDIQUE

L'empereur Guillaume s'avançait seul, à pied, sur une route de France, à travers les territoires dévastés par son armée. La neige pure, de ses flocons feutrés, avait jeté sur les campagnes un grand voile d'innocence. Un homme, un civil, marchait en sens inverse; il semblait très âgé, ses traits étaient ridés, une paupière aplatie, sanguinolente, encastrée dans une orbite glabre,

bourrelée de chair rouge, le rendait hideux. Sa barbe était longue, sale et grise, et gris ses cheveux. Les manches de sa veste pendant contre ses côtes, donnaient à tout son corps l'aspect étriqué d'un mannequin ambulant.

A quelques pas, il reconnut l'Empereur. Mû par l'habitude, il s'arrêta, se plaça face à la route, joignit les talons, et incapable de le saluer, le fixa de son œil morne. Celui-ci tressaillit.

— Qui es-tu, vieillard ? lui dit-il.

— Je ne suis pas un vieillard. J'ai trente ans, je suis un ancien soldat de votre garde.

— Ah ! Où as-tu combattu ?

L'homme ne répondit pas.

— Tu ne portes aucune décoration, a-t-on oublié de te récompenser ? Dis-

moi tes services. As-tu été blessé, je te donnerai la Croix de fer.

Mais l'homme paraissait ne pas entendre. Au loin, les officiers de la suite, arrêtés, les observaient.

— Es-tu sourd ? dit l'empereur ; sinon, réponds-moi.

Alors, l'homme se redressa, fit un pas vers celui qui l'interrogeait ; un éclair de haine brilla dans sa pupille, puis il parla. Il dit ceci :

— Regarde ce que tu as fait de moi, regarde ce que tu as fait de tous les beaux et jeunes hommes de l'Allemagne : ceux qui ne sont pas encore morts sont semblables à moi. Eux aussi tu les prendrais pour des vieux ! Tous, nous avons faim ; de faim mes enfants sont morts, ma femme est morte de douleur. Garde tes récom-

penses, tu ne peux plus rien, ni pour moi, ni pour eux, ni pour aucun de nous : Abdique.

Empereur, tu as entrepris la guerre. Il fallait vaincre. Tu nous as promis Paris, ses monuments somptueux pour logis, et le sourire de ses femmes conquises pour nous distraire. Les Français nous ont arrêtés devant Paris. Tu nous as promis Calais, et pour havre à nos navires les ports des mers occidentales. Les Anglais nous ont arrêtés devant Calais. Tu nous as promis Pétersbourg, Moscou, Odessa. Tu n'as pu chasser les Russes par delà leurs villes, et, retenus immobiles dans les tranchées de l'Orient, nos membres s'y sont glacés.

Toi, tes conseillers, vous avez eu de trop vastes rêves. Vous avez cru que

nos armées, comme un flot débordant ses digues, pourraient s'étendre sans heurter des obstacles infranchissables, sans perdre, en s'épandant, leur puissance. Vous avez méconnu les forces naturelles qui s'opposent dans l'humanité à l'extension d'un seul peuple, aussi mystérieuses que celles qui contiennent la mer dans ses limites, et arrêtent sur les pentes adoucies des plages les vagues impétueuses des plus hautes marées. Dans toutes tes entreprises tu as échoué, Abdique.

Tu nous as fait enseigner que l'avenir de l'Allemagne reposait sur toi seul. « L'Empereur, nous disait-on, à lui seul représente tout le pays, toute la race, tout le peuple allemand. » Nous l'avons cru. Ton nom stimulait notre courage. La guerre affreuse qui jette à

bas tout le passé, n'avait pas encore ouvert notre intelligence ; nous ne savions pas, avant de respirer le grand souffle démocratique soulevé par elle dans le monde entier, que la conscience subtile des nations dépasse la volonté d'un souverain, et qu'un seul homme, son fils, sa dynastie ne pouvaient plus, dans la suite des siècles, penser pour tout un peuple.

Souviens-toi, Guillaume, de notre histoire. Depuis que les Carolingiens laissèrent tomber la couronne impériale de leurs mains affaiblies, jusqu'au siècle dernier, elle ne fut pas héréditaire ; vous, les Hohenzollern, vous avez ressuscité le droit divin que l'Allemagne féodale n'a jamais voulu reconnaître.

Les temps l'ont voulu ainsi, mais les institutions, leurs effets accomplis,

doivent s'effacer. L'œuvre des Hohenzollern est consommée ; vos fronts devaient porter la couronne impériale pour donner à l'Allemagne moderne son unité ; elle est faite, vous devez disparaître.

Souviens-toi de ceux qui, parmi les empereurs, ont, avant d'achever leur existence, renoncé au sceptre : du grand Charles-Quint qui voulut, lui aussi, trop étendre les bornes de son empire, et, las, désabusé, son rêve inassouvi, se retira dans un monastère. Abdique comme lui.

Abdique, Kaiser, il en est temps encore ; non en faveur de ton fils, de ton frère, ou de quelque prince régnant, mais en faveur de ton peuple : Abdique, tu seras le dernier des empereurs allemands. Abdique, avant que

ton peuple affamé, expirant, soit réduit à demander grâce. Désormais, toi seul es responsable de tout le sang qui s'épand par la large blessure faite au cœur de l'humanité. Enferme-toi dans un des burgs qui, autrefois, ont poussé sur les roches ingrates de Germanie, et dressent, comme des fleurs sauvages, les créneaux de leurs silhouettes géantes. Enferme-toi seul dans les salles où se meuvent encore les ombres des chevaliers féodaux, parmi les armures dans lesquelles des cœurs aussi froids que ceux des hommes qui t'entourent ont battu, et écoute, au milieu du silence profond du passé, les voix qui traversent ce soir l'univers, et qui, subtiles comme les ondes électriques aux origines inexpliquées, émises par des chocs minimes, décrivent à travers

l'espace leurs immenses cercles concentriques. Nous les entendons aisément dans le tumulte de la foule, mais elles ne semblent pas parvenir jusqu'à toi. Écoute, alors tu comprendras, tu sauras que toi seul prolonges nos souffrances. Écoute les voix de l'Orient; les ouvriers russes nous ont dit : « Ce n'est pas à vous, c'est à votre kaiser que désormais nous ferons la guerre. » Écoute les voix de l'Occident, celle du chef d'une république dont tu as exaspéré les plus pacifiques tendances : « Nous n'en voulons pas au peuple allemand, mais à ceux qui le conduisent. » Écoute toutes les voix des peuples qui montent de l'Univers entier, s'amplifient, se croisent et forment une note harmonieuse et unique. Abdique.

Seul, tu ne résisteras pas à la pous-

sée du monde entier. Les plus vastes empires sont transformés; l'énorme monde chinois, enfermé dans sa civilisation millénaire, presque immuable, infiniment conservateur de ses institutions, a proclamé la République. Celui qui a voulu, à son profit, rétablir l'Empire, n'a pu y parvenir, et ton voisin, l'autocrate russe, abandonné en un jour de tous, est aujourd'hui gardé à vue dans son palais. Abdique, toi aussi.

Sais-tu ce qu'ont commandé ceux que tu n'as pu éloigner de toi, qui te gouvernent toi-même, tes Hindenburgs? Partout où les Allemands sont passés, partout d'où ils se retirent, les œuvres humaines sont détruites, le sol rendu improductif, et la sève du printemps jaillit des troncs coupés pour se répandre sur le sol, sans gagner les

branches couchées à terre. Vous nous avez fait tuer des femmes, broyer des têtes d'enfants; leurs cervelles ont souillé nos vêtements de guerriers: vous nous avez fait couvrir notre marche en poussant devant nous des populations paisibles, ou des prisonniers, soldats comme nous, mais plus braves encore, qui révélaient notre présence et donnaient à leurs frères l'ordre de tirer sur eux-mêmes pour nous atteindre. Vous nous avez fait croire que tout cela devait être, que c'était bien. Aujourd'hui, nous doutons. Abdique.

Peut-être, sans le savoir, avons-nous été les grands ouvriers inconscients du destin. A la suite de nos agressions, la société des nations conçue sur des bases nouvelles se fonde, pourquoi y resterions-nous étrangers ?

En vous servant de nous pour vos destructions, vous nous avez rendus humains; nous avons méconnu ceux qui parmi nous criaient : « Guerre à la guerre. » Vous les avez emprisonnés, et nous nous sommes soumis, mais aujourd'hui, tous nous pensons ce que moi j'ose te dire : « Guerre à l'Empereur, parce qu'il ne veut pas faire cesser la guerre. » Abdique.

Je n'ai plus rien ; aucun désir : mon être éprouve d'immenses douleurs, et je sens encore à l'extrémité de mes moignons, dans la crispation de mes nerfs, mes mains dégouttantes de sang ! Mais tu peux encore sauver le reste de ton peuple, arracher à l'humanite son cauchemar. Abdique.

L'Empereur continua sa route en répétant : « Abdique, abdique. »

TABLE



TABLE

ACHEVÉ
D'IMPRIMER
LE VINGT-TROIS JUIN
MIL NEUF CENT DIX-SEPT,
PAR ARRAULT, A TOURS,
POUR GEORGES
CRÈS ET Cie.

4260

Publications d'Actualité

Collection " BELLUM "

Cette Collection a été créée pour donner à quelques-uns des meilleurs écrivains de ce temps l'occasion d'exprimer, sous une forme condensée, leurs opinions et leurs sentiments sur la guerre actuelle et l'une ou l'autre des graves questions qu'elle fait naître.

La Collection « BELLUM » ne comportera qu'un nombre restreint de volumes, tous de format petit in-16.

Prix : 1 fr. 75

Il est fait de chaque ouvrage un tirage de luxe : Chine, 6 fr.; Vieux Japon, 6 fr.; Japon, 5 fr.; Vélin de Rives, 3 fr. 50.

Paul ADAM. — La Littérature et la Guerre.

Henri AIMÉ. — Le Bandeau sur le front (Frontispice de V. Prouvé).

Maurice BARRÈS, de l'Académie Française. — Dix jours en Italie.

Louis BARTHOU. — L'Heure du Droit. France Belgique. Serbie (Portrait de l'Auteur).

Tristan BERNARD. — Souvenirs épars d'un ancien cavalier.

Marcel BOULENGER. — Le Cœur au loin

Marcel BOULENGER. — Sur un tambour.

Lucien DESCAVES, de l'Académie Goncourt. — La Maison anxieuse (Front. de R. Vallin).

Maurice DONNAY, de l'Académie Française. — La Parisienne et la Guerre (Port. de l'auteur.)

Maurice DONNAY, de l'Académie Française. — L'Impromptu du Paquetage, pièce en 1 acte.

Dernières nouveautés

PAUL ADAM

Dans l'air qui tremble

Dessins de Huygens

Un volume in-16.................. 3 fr. 50

COLETTE
(COLETTE WILLY)

La Paix chez les Bêtes

Frontispice de Steinlen

Un volume in-16.................. 3 fr. 50

CHARLES LE GOFFIC

Bourguignottes et Pompons rouges

Un volume in-16.................. 3 fr

Le Crucifié de Kér[illegible]

Un volume in-16.................. [illegible]

Dernières nouveautés

JEAN AJALBERT

Dans Paris, la Grand' Ville

(Sensations de Guerre)

Un volume in-16 . . . . 3 fr. 50

G.-K. CHESTERTON

Les Crimes de l'Angleterre

Introduction de Charles Sarolea

Traduction française de Charles Grolleau

Un volume in-16, vergé teinté, orné d'un portrait de l'auteur . . . . 3 fr. 50

VICTOR SEGALEN

Peintures

Un volume in-16, vélin teinté . . . . . . 3 fr. 50

ALBERT BESSIÈRES

Âmes nouvelles

Instituteurs-Soldats

UNE « PROMOTION DE L'ESPÉRANCE »

Un volume in-16 . . . . 3 fr. 50

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

LES MAITRES DU LIVRE

Collection d'Ouvrages de Luxe

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE AD. VAN BEVER

Volumes de format in-18 grand jésus (19 x 13) imprimés à nombre limité, sur papier vergé de Rives, précédés d'un portrait ou d'un frontispice dessiné et gravé par P.-E. VIBERT, ornés dans le texte d'en-têtes et culs-de-lampe du même artiste.

PROSPECTUS FRANCO SUR DEMANDE

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

GOETHE. *Faust et le second Faust*, traduit par Gérard de NERVAL. Quelques exemplaires sur papier de Rives vert. Reliure artistique .... 18 fr. »

VOLTAIRE. *Candide*

Quelques exemplaires sur papier de Rives bleu pervenche. Reliure artistique .... 18 fr. »

RONSARD. *Les Amours*. Deux volumes. Texte établi pour la première fois, sur l'édition de 1560 et publié avec une préface et des notes par Ad. Van Bever. Portrait dessiné et gravé sur bois par P.-E. Vibert. Quelques exemplaires, papier de Rives, bleu d'azur (frontispice en double état). Reliure artistique, le volume .... 16 fr. »

LONGUS. *Les Pastorales* (Daphnis et Chloé). Frontispice et ornements typographiques dessinés par Ciolkowski et gravés sur bois. Quelques exemplaires sur papier de Rives, bleu pervenche (frontispice en double état). Reliure artistique .... 18 fr. »

ENRIQUE LARRETA. *La gloire de don Ramire*. Quelques exemplaires sur papier de Rives, bleu pervenche (frontispice en double état). Reliure artistique..... 20 fr. »

Éditions G. CRÈS et Cie, 116, boul. Saint-Germain

BIBLIOTHÈQUE

DE

L'ENSEIGNEMENT des BEAUX-ARTS

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

Honorée d'un Prix Montyon par l'Académie française
et du Prix Bordin par l'Académie des Beaux-Arts.

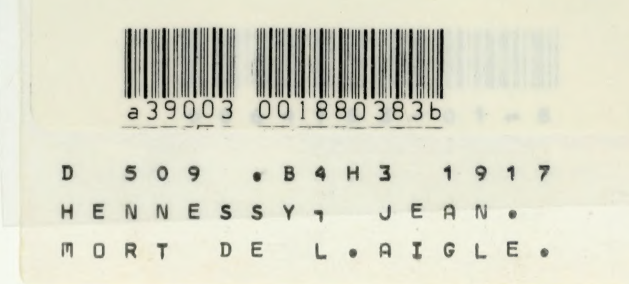
Cette Bibliothèque, dont nous sommes devenus les seuls éditeurs, est maintenant publiée sous la direction de M. Gustave Geffroy, administrateur de la Manufacture des Gobelins, et compte parmi ses collaborateurs les écrivains les plus autorisés et les plus compétents.

Chaque volume, de format in-4 anglais, est imprimé avec soin sur papier teinté. Il contient 300 à 400 pages, illustrées de 150 à 200 gravures inédites, spéciales à la collection et exécutées d'après les originaux.

Prix de chaque volume broché . . . **4 fr.**
Reliure artistique, pleine toile . . . **5 fr.**

Tous les ouvrages de cette magnifique collection sont mis à jour à chaque réimpression.

Envoi du catalogue spécial franco sur demande.




COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 01 03 22 26 1